

ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE, LE JARDIN MONASTIQUE D'EL ESCORIAL

par Mariana Sanchez Daza

Doctorante

Université de Paris, Laboratoire ICT

mesanchezd@yahoo.fr

Les jardins monastiques, et notamment celui d'El Escorial, sont des lieux centraux dans le processus de création de l'histoire naturelle comme discipline autonome à l'époque moderne. Le travail d'exploration et d'exploitation des richesses de l'Amérique a permis aux savants du monde hispanique de participer aux entreprises et réseaux intellectuels de leur époque par l'étude des plantes et de leurs usages, en particulier médicaux. Les liens familiaux, diplomatiques et académiques ont permis la circulation des savoirs et d'objets naturels dont le tabac est un exemple exceptionnel.

Mots-clefs : Histoire naturelle, jardins monastiques, savoirs hispaniques

Monastic gardens, and especially the one in El Escorial, are central places in the process of creating natural history as an autonomous discipline in the modern era. The work of exploration and exploitation of the riches of America allowed the scholars of the Hispanic world to participate in the intellectual enterprises and networks of their time through the study of plants and their uses, especially medical. Family, diplomatic and academic ties allowed the circulation of knowledge and natural objects, of which tobacco is an exceptional example.

Keywords : Natural history, monastic gardens, Hispanic knowledge

Introduction

Lieu de résidence du roi Philippe II (1527-1598), mais surtout lieu de savoir incontournable de l'Espagne de l'époque moderne, le monastère d'El Escorial abrite un vaste jardin, servant à l'agrément, au repos et à la vie quotidienne des habitants du lieu (la famille royale, les moines, les fonctionnaires, les diplomates), mais permettant également l'acclimatation, la culture et l'étude des plantes médicinales, notamment celles provenant des Indes occidentales.

La couronne espagnole, comme régente des terres américaines, est en effet maîtresse de l'exploitation des merveilles présentes dans le Nouveau Monde. Des explorateurs et des savants apportent ainsi quantité de plantes jusqu'alors inconnues en Europe, faisant de la péninsule ibérique la porte d'entrée par laquelle arrive un grand nombre de spécimens nouveaux, dont l'étendue exacte des vertus reste à découvrir (López Piñero *et al.* 1997).

L'Espagne n'est pas seule à bénéficier de ces plantes américaines : les autres pays européens les exploitent également, s'appuyant sur les observations des Espagnols et leurs travaux d'acclimatation (Boumediene 2016). L'omniprésence dès le XVI^e siècle (Marchenay, *et al.* 2000) de certains produits comme la pomme de terre, la tomate et le chocolat (le cacao) constituent la preuve de cette diffusion des savoirs naturalistes et de leur développement.

Parmi ces produits originaires de la terre américaine qui s'enracinent sur le sol européen, il en est un qu'il semble néanmoins difficile de considérer comme un bénéfique – il s'agit du tabac. Les Espagnols, constatant l'usage de cette plante par les autochtones, l'emportent avec eux en Europe. Réputée pour ses vertus médicinales, elle gagne rapidement la cour de France, envoyée par Jean Nicot depuis le Portugal à Catherine de Médicis pour soigner ses migraines. Depuis, le tabac a largement gagné l'ensemble des autres territoires européens.

Dans ce contexte de conquête du territoire américain, nous nous intéressons, dans ce travail, à l'étude de la discipline naturaliste et notamment à la place des jardins dans l'autonomisation de celle-ci dans le monde hispanique. Nous étudions plus particulièrement le jardin du monastère d'El Escorial car sa situation politique et académique privilégiée permet l'ouverture à des savoirs nouveaux et peu orthodoxes. Un autre aspect auquel nous nous intéressons est de savoir comment les relations diplomatiques ont permis la circulation de plantes et des savoirs naturalistes entre les territoires, alors que l'Espagne essayait de maintenir secrète l'information concernant les richesses du Nouveau Monde.

Pour ce qui est de l'historiographie, au cours du XVI^e siècle, l'histoire naturelle devient une discipline à part entière, ses praticiens établissent des règles et créent une communauté. Les travaux d'Ann Blair (Blair 1992),

Brian Ogilvie (Ogilvie 2008), Rajesh Kochlar (Kochlar 2012) et Sachiko Kusakawa (Kusakawa 2012), par exemple, montrent ce processus d'autonomisation de l'histoire naturelle. Néanmoins, cette historiographie ne traite pas du cadre hispanique, même si les travaux hispaniques dans les territoires américains ont joué un rôle central dans la manière de regarder la nature au cours du XVI^e siècle (Cañizares Esguerra 2004).

Ainsi, un problème auquel nous sommes confrontés est le changement de statut de l'histoire naturelle dans le paysage intellectuel et savant du monde hispanique. Dans d'autres paysages intellectuels, une grande partie de la réflexion sur la nature a été élaborée sous l'angle de la philosophie naturelle, mais, dans le monde hispanique, les disciplines de la philosophie naturelle n'occupent pas les mêmes niches académiques. Il est intéressant d'aborder cette question car, historiographiquement, on ne doit pas négliger le rôle joué par le monde hispanique dans la transformation du concept de nature au début de la période moderne.

Aussi, la discipline naturaliste n'a-t-elle commencé à être étudiée par les historiens de la science en Espagne dans le cadre du monde hispanique, que récemment (Pardo Tomás 2016), et ainsi les catégories intellectuelles de l'histoire naturelle et les domaines académiques qu'elle concerne n'avaient pas pu atteindre la place qu'elles acquièrent actuellement. Dans ce contexte l'étude des jardins comme lieux de production de plantes et des savoirs naturalistes applicables aux techniques de soin, et en particulier le jardin d'El Escorial, peut s'avérer une contribution intéressante à la recherche historiographique.

Dans ce travail nous considérons que l'historiographie de l'histoire naturelle comme discipline autonome à l'époque moderne peut aussi s'appliquer au cadre hispanique, et ce pas seulement dans la péninsule mais aussi dans les autres territoires. Ainsi, pour nous, l'histoire naturelle répond aux besoins intellectuels, académiques et sociaux du monde hispanique dans le contexte d'exploration et d'exploitation du Nouveau Monde.

Pour mener à bien cette étude nous allons d'abord nous intéresser à la discipline naturaliste et aux jardins, spécialement les jardins monastiques, comme lieux où se développe l'histoire naturelle, ensuite nous allons nous centrer sur le cas du jardin du monastère

d'El Escorial pour son caractère exceptionnel de jardin monastique et royal, et enfin nous étudierons le cas du tabac comme exemple de plante d'origine américaine qui pour ses qualités médicinales s'est retrouvée en Europe et s'est répandue ensuite partout dans le monde.

Jardins monastiques et histoire naturelle

Selon l'article de Brian Ogilvie « Natural history, ethics, and physico-theology » (Ogilvie 2005), l'histoire naturelle en tant que catégorie proprement dite a été inventée au XVI^e siècle, même si, bien évidemment ses racines peuvent être retracées jusqu'à l'âge classique (avec comme exemple l'œuvre de Plin l'ancien) et s'enrichissent de traditions médiévales. Le XVI^e siècle est cependant retenu car c'est alors seulement que des acteurs de l'élaboration des savoirs commencent à se considérer eux-mêmes comme naturalistes, c'est-à-dire, comme praticiens de l'histoire naturelle, une discipline, qui, malgré ses liens avec la médecine et surtout avec la philosophie et la théologie naturelles, s'en était différenciée (Ogilvie 2008, p. 1). En outre, pour pouvoir effectivement s'identifier comme naturaliste et donc reconnaître l'histoire naturelle comme discipline il est nécessaire de s'inscrire dans une communauté de savants qui pratiquent tous le même savoir et qui peuvent communiquer entre eux, s'évaluer, partager des informations, car l'histoire naturelle, par ses orientations épistémiques propres, est nécessairement le produit d'un travail collectif.

Brian Ogilvie explique que pendant la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, les savants ont produit beaucoup d'études sur les disciplines courantes, mais pour certains de ces savants l'histoire naturelle n'avait pas sa place dans les encyclopédies des savoirs car elle n'était pas considérée comme une discipline à part entière, elle était subordonnée à la médecine et à la philosophie naturelle (Ogilvie 2008, 1) ; au mieux elle était vue comme une étape réussie dans la production d'un savoir valide sur la nature.

Un changement de perception de l'histoire naturelle est visible en étudiant les opinions des savants comme l'humaniste espagnol Juan Luis Vives (1492-1540)¹ et l'Anglais Francis Bacon (1561-1626). Pour Vives l'histoire naturelle était une catégorie différente du savoir, pas encore une discipline séparée, mais plutôt un produit des méthodes de travail et des

1 Juan Luis Vives est né à Valence dans une famille de *conversos* dont les parents ont été condamnés par l'Inquisition. Il fait ses études à la Sorbonne et en 1512 s'installe à Bruges. Pour Vives, l'expérience est la base de tout apprentissage. Dans cette perspective, il propose une démarche d'élaboration de la connaissance dans laquelle l'observation prend la première place, suivie de la reconnaissance de problèmes pour lesquels on établit un modèle, modèle qui se trouve en dernier lieu confronté à la réalité (Davis 2016 ; Vigliano 2013).

résultats acquis lors de la recherche et qui incluait les catégories métaphysiques. L'histoire naturelle pour Vives est une étape spécifique dans la recherche sur la nature, il s'agit d'une étape dans laquelle on utilise d'abord les sens pour examiner les objets de la nature et les causes des phénomènes, et ensuite on utilise la capacité de jugement pour examiner ce qui échappe aux sens mais qui peut être compris par l'entendement. Selon lui, l'histoire naturelle est finalement un genre littéraire mis en œuvre par des historiens (Ogilvie 2008, p. 3-4). Considérer l'histoire naturelle comme un genre littéraire permet de concevoir le sujet de l'histoire naturelle comme une manière de percevoir le monde et d'en exprimer ses objets, ses phénomènes et ses merveilles.

C'est avec le philosophe anglais Francis Bacon et sa théorie empiriste de la connaissance que nous trouvons une vision de l'histoire naturelle comme discipline établie, en charge de la collection des faits et des observations. Ce travail fondamentalement empirique est une entreprise collective et non une recherche solitaire dans laquelle le raisonnement théorique procéderait par déduction (Ogilvie 2008, p. 4-5).

Pour Bacon, le travail effectué par ses prédécesseurs et par ses contemporains dans le champ de l'histoire naturelle avait négligé les merveilles et les arts, et la méthode de travail utilisée jusqu'alors ne remplissait pas les critères pour sa nouvelle science. L'histoire naturelle, selon lui, devait s'articuler à partir d'une méthode de travail établie et non faire seulement une lecture des textes classiques. En outre, la discipline devait considérer parmi ses centres d'intérêt les objets de la nature qui s'inscrivent hors de l'ordinaire : les merveilles. Selon ces conceptions, l'histoire naturelle devait être une discipline ne se limitant pas à la connaissance des textes classiques ni aux objets communs de la nature : elle doit pouvoir analyser ces derniers sans pour autant laisser de côté les objets rares ; c'est-à-dire qu'elle doit être en mesure d'établir des hypothèses mais de considérer comme possibles les éventuelles exceptions aux règles.

Dans ce travail, nous cherchons à nous intégrer dans l'historiographie proposée par Brian Ogilvie, en essayant de replacer dans la vision naturaliste qu'il propose, et dont les vues de Vives et de Bacon rappelées plus haut rappellent les lignes directrices, les travaux savants réalisés dans le monde hispanique de l'époque moderne, ici pour le cas du jardin d'El Escorial, initié

par Philippe II. Pour ce monarque, la connaissance de la nature et son utilisation était un sujet à l'importance centrale, aussi a-t-il été à l'origine de la création de nombreux jardins ; mais ce faisant, il s'appuyait sur une tradition déjà bien établie.

La tradition des jardins dans les monastères date du Moyen Âge. Dans tous les ordres monastiques, le jardin a été pendant des siècles un lieu de repos, de rencontre avec Dieu, mais aussi d'expérimentation, en plus d'être évidemment un moyen de subsistance (López Gajate 1993). Pendant la Renaissance, la tradition des jardins des monastères se maintient et se ranime, car les objectifs d'agriculture, d'acclimatation et de pharmacie sont d'actualité. Alors des jardins (botaniques à proprement parler²) se créent avec comme objectif l'étude de la flore locale, mais aussi de la flore exotique, pour la production de simples médicinaux³.

Le savoir botanique de la Renaissance se nourrit de la tradition du Moyen Âge classique de culture hellénique et, dans le cadre hispanique, ce savoir est également alimenté par la culture islamique. Mais il se prépare à passer outre ces héritages en faisant de l'expérience personnelle un moyen de réévaluation et d'extrapolation de la connaissance. Cette expérience a lieu dans le terrain quotidien, dans les jardins, mais aussi avec les herbiers qui se perfectionnent avec des représentations plus réalistes des plantes, même si les classifications restent artificielles, car l'ordre alphabétique est généralement maintenu, ou bien une classification selon l'utilité pharmaceutique. Cette modification de la connaissance amène la botanique à surmonter son rôle d'auxiliaire de la médecine et de l'agriculture, et pose les bases épistémologiques pour devenir une discipline à part entière capable d'appréhender la nature et de la classer (Puerto Sarmiento 1993).

À cette époque, la botanique ne se constitue pas encore en activité professionnelle différenciée. Les savants intéressés par la botanique sont souvent des praticiens des professions médicales qui travaillent cette discipline par curiosité personnelle et par besoin de résoudre des problèmes pharmaceutiques. Cependant, la création de chaires de botanique dans des universités qui possèdent des jardins encourage certains savants à laisser de côté les intérêts purement pharmacologiques pour se centrer sur des préoccupations exclusivement botaniques.

2 Dans son article sur les jardins botaniques parisiens Gérard Cusset (Cusset 1966) affirme que l'on peut attribuer l'épithète de botanique à un jardin qui possède une ou plusieurs de ces caractéristiques : servir de terrain d'étude botanique, servir de lieu de culture pour les végétaux envoyés.

3 Les simples étaient un remède constitué d'une seule plante médicinale, ils se différencient donc des remèdes composés qui étaient des préparations associant plusieurs substances.

La création de ces jardins commence en Italie, d'abord dans la faculté de médecine de Pise avec l'*Orto botanico* dirigé en 1543 par Luca Ghini (1490-1556), puis deux ans après par Andrea Cesalpino (1520-1603). En 1545 est créé l'*Orto de simplici* de Venise par Francesco Buonafede (1474-1558) et la même année un autre à Florence, dirigé par Luca Ghini. Aux Pays-Bas un jardin botanique est créé en 1548 par Pieter Coudenberg près d'Anvers et un autre à Leyde en 1575 par Gerardus Bontius (1537-1599) à qui succède Clusius en 1593 (Fresquet Febrer 1999).

En France, Nicolas Houel installe le premier jardin botanique dit « des Apothicaires » en 1576 à Paris, rue de l'Arbalète. En 1590, Jean Robin possédait un jardin privé – même s'il portait le nom de Jardin Royal du Louvre – à Paris également, à l'emplacement actuel de la Place Dauphine. La faculté de médecine de Montpellier en crée un à son tour en 1595 à la charge de Pierre Richer de Belleval (1564-1632) ; l'École de médecine de la rue de la Bûcherie avait un jardin dit « des herbes » entre 1597 et 1617 qui était entretenu par Jean Robin (Cusset 1966). En Allemagne le premier jardin botanique se trouvait à Cassel, il était de caractère privé, et avait été créé en 1568 ; lui ont succédé deux autres fondés par des universités, d'abord à Leipzig en 1577 et ensuite en 1593 à Breslau (Puerto Sarmiento 1993).

L'existence des jardins à caractère plus ou moins botanique en Espagne date du Moyen Âge bien que le terme « jardin botanique » n'apparaisse dans l'usage de la langue espagnole que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle⁴, coïncidant en cela avec la création du Jardin Botanique Royal en 1755. L'épithète *botanique* n'est quant à elle utilisée pour des travaux naturalistes qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle, mais suivant en cela l'article de Gérard Cusset, il nous paraît légitime d'affirmer que les jardins monastiques pouvaient être considérés comme des jardins botaniques à part entière⁵.

Le premier jardin « botanique » a été créé sur l'ordre de Philippe II à Aranjuez en 1555 (fig. 1), auquel ont fait suite celui de Séville en 1560 et celui de Valence en 1567 (Puerto Sarmiento 1993). La raison principale de la création de ces jardins était la culture de plantes médicinales ; par exemple, en 1582, le jardin d'Aranjuez produisait 180 arrobes de pétales de rose pour fabriquer des remèdes (Parker 2002, 73).

Les personnes qui travaillaient dans le jardin « botanique » d'Aranjuez étaient en lien avec Séville, qui est le centre de l'arrivée des plantes du Nouveau Monde, mais aussi avec l'université de Valence où a été créée la première Chaire des simples (Loring Palacios 1993). Une partie du travail de ce jardin était consacrée à l'étude de l'acclimatation des plantes venant des terres lointaines, mais aussi à la recherche de leur usage médical. Ainsi, dans le jardin botanique, les plantes n'étaient pas cultivées en terre, mais dans des pots, ce qui permettait leur culture et leur étude individuelles (Loring Palacios 1993).

Ce travail de mise en service des jardins pour l'étude des plantes, d'abord pour l'usage pharmacologique, mais ensuite pour un intérêt botanique purement intellectuel s'insère bien dans l'idée d'une émergence disciplinaire de l'histoire naturelle proposée par Brian Ogilvie. Dans les jardins comme ceux d'Aranjuez, de Séville ou de Valence, les jardiniers s'intéressaient à l'étude des plantes pour leurs caractéristiques propres, leurs besoins pour l'acclimatation et leur possible utilisation. Surtout, pour ce qui concernait les plantes venues de terres lointaines, ils ne pouvaient plus se fier aux avis des Anciens : il devenait dès lors nécessaire de se fonder, cette fois exclusivement, sur l'expérience personnelle et celle de leur réseau de naturalistes. Ainsi, dans les jardins du territoire espagnol, le besoin de la discipline naturaliste et de ses méthodes de travail se manifeste-t-il de manière particulièrement prééminente.

Le jardin d'El Escorial

Dans le monde hispanique de l'époque moderne, El Escorial (fig. 2) représente un lieu de pouvoir et de savoir très important. L'ensemble d'El Escorial a été construit par Philippe II pour commémorer la victoire de la bataille de Saint-Quentin contre les troupes françaises (1557)⁶, mais aussi – et surtout – comme monument funéraire pour la famille royale. En suivant la tradition, cette résidence royale s'accompagne d'un monastère, symbole de la fidélité religieuse du monarque et de la protection divine sur l'exercice de son pouvoir. El Escorial est un ensemble de trente mille mètres carrés, constitué d'un monastère, d'un palais royal, d'une basilique, d'un panthéon et d'une bibliothèque, qui a été bâti entre 1563 et 1584, mais cette superficie ne comprend que celle des bâtiments :

4 La première attestation dans le corpus CORDE date de 1793 et se trouve dans : Extractos 1793, p. 122 ; Duhamel du Monceau 1772.

5 Il est important de rappeler que c'est dans un jardin monastique que Gregor Mandel réalise ses études botaniques qui mèneront aux lois de la génétique qui portent son nom.

6 La bataille de Saint-Quentin (Aisne, France) est une bataille des guerres d'Italie qui a eu lieu le 10 août 1557 entre les troupes de l'empire espagnol et les troupes françaises donnant une victoire décisive à la couronne espagnole.

la vie de l'ensemble nécessitait d'importants espaces verts que Philippe II avait planifiés lors de la construction.

Les jardins de San Lorenzo d'El Escorial se situent sur les côtés est et sud où se trouvaient respectivement les hébergements de la famille royale et des moines. Ces jardins possédaient des plantes de couleurs et odeurs très vives et agréables. Il y avait aussi deux jardins-potagers : un dit le « jardin de la reine » et l'autre « le potager du prieur », et au-delà de la première couronne du monastère, on trouve le Parque del Bosquecillo (parc du petit bois), à l'est, et le potager des moines, au sud (López Gajate 1993). Dans les jardins du monastère les plantes apportées pour acclimatation et étude étaient mises en pot et non en terre. Quant au jardin de simples, il juxtaposait les laboratoires de distillation pour faciliter l'accès aux matières premières.

El Escorial étant un lieu de pouvoir royal, les besoins et les moyens matériels et humains étaient particulièrement importants, mais il était malgré cela un monastère avant tout, et en tant que tel, le rôle des jardins et le fonctionnement du lieu étaient semblables à ceux des autres monastères. Il convient de souligner ici que le monastère d'El Escorial relevait de l'ordre hiéronymite, qui accorde une place importante aux jardins et à la production de nourriture et de remèdes : la vocation de cet ordre étant la royauté terrestre et la royauté céleste (impliquant l'aide aux pauvres), cela nécessitait de posséder les moyens matériels pour alimenter et soigner les corps (Campos et De Sevilla 2002).

Selon les écrits du frère Juan de San Jerónimo, c'est en mars de 1563 qu'est venu de Barcelone à El Escorial le frère Marcos de Cardona, qui avait déjà été jardinier à Yuste au service de Charles Quint, pour préparer les jardins, planter des orangers et des plantes médicinales. Il écrit que Philippe II souhaitait que les jardins et potagers soient travaillés et que les arbres fruitiers soient prêts à produire au moment où les moines s'installent (De San Jerónimo, s. d., 20-21). Dans *La Descripción de la octava maravilla del mundo* de Juan Alonso de Almela (il s'agit d'une description d'El Escorial en l'incluant dans la liste des merveilles du monde ; il décrit une à une les sept autres et termine par une description d'El Escorial, détaillant chacune des parties du site), un chapitre est dédié au jardin. Il y écrit que le bâtiment est entouré sur deux de ses côtés par de grands terrains où se trouvent « *los más hermosos jardines que pintan ni ven* » (De Almela 1594, p. 212). Dans ces terrains, qui se trouvent à des niveaux différents (Almela compare cela aux jardins

de Babylone), il y a des jardins et des potagers dans lesquels on peut se déplacer par des séries d'escaliers, parfois de deux marches en deux marches, parfois par blocs de dix marches ; on trouve des bancs, des fontaines, des étangs, ce qui en confirme le caractère de lieu d'agrément pour les habitants du lieu. Almela liste 42 plantes présentes dans le jardin avec une très brève description des fleurs qu'elles produisent (De Almela 1594, 214-17); mais c'étaient également des lieux nécessaires, même indispensables, pour la vie dans le monastère que Philippe II avait voulu autonome.

Almela ne liste pas les plantes présentes dans les potagers, mais il indique que le potager principal se trouve près de l'entrée de la pharmacie et qu'il dispose de toute l'eau nécessaire pour assurer l'arrosage des plantes qui viennent de divers endroits du monde. La mention sur la disponibilité d'eau dans ce potager peut paraître anodine, mais on remarque, dans tout ce chapitre, l'insistance portée par l'auteur aux diverses sources d'eau partout présentes dans les jardins, ce qui reflète un travail technique de grande envergure pour créer les conditions les plus propices à la culture et à l'acclimatation. Qu'un tel travail d'ingénierie ait été apporté à la réalisation de ces jardins confirme encore l'importance qu'avait pour la Couronne la dimension naturaliste du site d'El Escorial, surtout quand d'autres jardins géographiquement proches existaient, notamment celui d'Aranjuez.

Comme le dit Almela, l'entrée de la pharmacie se trouvait à côté du grand potager, ce qui lui permettait de se trouver au plus près des matières premières utilisées dans son activité. Nous trouvons donc ainsi rassemblées de manière focalisée les composantes majeures du travail naturaliste réalisé dans l'ensemble d'El Escorial : les plantes ou les graines arrivent, sont cultivées, acclimatées, étudiées, décrites, dessinées, gravées, puis sont utilisées dans les cuisines, dans la pharmacie et dans les laboratoires de distillation. Les plantes, comme objets naturels, deviennent omniprésentes dans la vie d'El Escorial et le travail effectué sur elles, dans la distillation notamment, mais aussi tout le travail permettant leur culture et leur usage domestique, montrent la place de l'histoire naturelle comme discipline de l'époque moderne et l'intrication des diverses branches qui font de cette discipline un pivot de la mentalité de la période (Slater 2010).

Le tabac

L'une des plantes du Nouveau Monde dont la diffusion a été très importante partout dans le monde

est le tabac (fig. 3). Il s'agit d'une plante connue et utilisée partout dans le continent américain, de l'Argentine à la Nouvelle-France. Le premier contact des européens avec le tabac a eu lieu dès les premiers voyages de Colomb. Le tabac était utilisé par les populations autochtones sous diverses formes : fumé, en compresses, en feuilles, en infusion, etc. Une autre forme de consommation du tabac que l'on retrouve dans les contextes rituels consistait à le priser, c'est-à-dire à inhaler la poudre de tabac par le nez. C'était la forme de consommation la plus répandue dans le monde précolombien.

Ramón Pané, frère de l'ordre hiéronymite qui accompagne Christophe Colomb lors de son deuxième voyage en Amérique en 1493, raconte dans son récit sur les « Antiquités des Indiens » américains (Pané 2004) – l'un des premiers textes écrits par un Européen au Nouveau Monde – que les indigènes utilisent « une canne (pipe tubulaire) longue comme un demi bras, ils mettent une extrémité dans le nez et l'autre dans la poudre, ainsi ils aspirent la poudre par le nez et cela les purge abondamment »⁷.

C'est en tant que remède que le tabac gagne les cours européennes, au premier chef desquelles la cour de France, où il est introduit dès le seizième siècle par l'ambassadeur de France au Portugal Jean Nicot sur la base de ses propriétés médicinales. Nicot avait en effet envoyé en 1560 de la poudre de tabac à Catherine de Médicis pour soigner ses migraines⁸. De là, il se répand également en Angleterre et en Norvège. C'est donc en partie de par sa qualité de remède qu'il commence à devenir universel. C'est du nom de l'ambassadeur que dérive le nom du genre des plantes auquel celle-ci appartient – *nicotiana* – de même que l'alcaloïde – la nicotine – qui est présent dans celles-ci.

Il est important de remarquer que les propriétés médicinales du tabac étaient en train d'être explorées par les Espagnols, ainsi que sa culture en terres européennes, et ce à Séville comme à El Escorial et à Aranjuez. On connaît aussi les liens familiaux entre les couronnes d'Espagne, de France et de Portugal. Les maladies tant de Catherine de Médicis, que de François II étaient connues des uns des autres, et Philippe II étant marié avec Elizabeth de France (la deuxième fille de Catherine de Médicis), il est bien envisageable que l'information sur l'existence et l'usage de cette plante, notamment en poudre, ait circulé dans les milieux royaux. Le rôle joué par les

liens familiaux entre les couronnes ne peut pas être considéré comme négligeable dans la transmission des savoirs botaniques.

Ces familles, ayant des unions consanguines fréquentes, présentaient divers problèmes de santé : des malformations, des maladies mentales, de l'infertilité. Le cas le plus connu est celui de Charles II (1661-1700) d'Espagne, le dernier des Habsbourg d'Espagne. La perspective de remèdes, surtout de ceux qui sortaient du cadre de la médecine galénique, comme le tabac et le quinquina, apportait aux familles royales des espoirs renouvelés quant à la perpétuation de leur lignée (Slater *et al.* 2016). On comprend dès lors mieux l'importance octroyée à la connaissance botanique dont témoigne un jardin botanique de l'envergure du jardin d'El Escorial.

Conclusion

L'historiographie de l'histoire des sciences en Espagne avait négligé jusqu'à récemment l'importance de l'histoire naturelle dans la vie savante et académique du monde hispanique, et l'historiographie qui traite de l'histoire naturelle comme discipline qui s'autonomise à partir du XVI^e siècle avait négligé le rôle des savants ibériques et des découvertes dans le Nouveau Monde dans les processus de rupture avec les Anciens et d'autonomisation de cette discipline. Pour mettre en relation ces deux lignes de travail, les jardins et particulièrement les jardins d'El Escorial se présentent comme des objets d'étude à même de manifester, dans le monde moderne hispanique, une nouvelle approche de la connaissance de la nature, dont les réalisations concrètes affectent l'ensemble de l'Europe, notamment à travers les réseaux de la famille royale espagnole à l'origine de ces structures. Les jardins s'affirment en effet comme de véritables lieux de production de savoir ; un savoir d'abord différent de celui des traditions, nécessitant de l'expérience et de l'expérimentation de la part des savants.

Ainsi, dans le cadre hispanique, l'autonomie de l'histoire naturelle se manifeste dans l'élaboration des savoirs et pratiques botaniques, d'abord dans des jardins monastiques dont celui d'El Escorial est un exemple bien particulier pour les nombreux privilèges qu'il cumulait, mais également dans bien d'autres jardins créés par Philippe II pour la culture des plantes locales et venues d'ailleurs, comme les jardins d'Aranjuez, de Séville et de Valence. Les applications médicales et pharmacologiques de

7 Pané 2004, p. 30 : « una caña de medio brazo de largo y ponen un extremo en la nariz y el otro en el polvo; así lo aspiran por la nariz y esto los hace purgar grandemente. »

8 De Castro Medinilla 1620, p. 1 verso.

l'histoire naturelle étaient d'une importance centrale pour Philippe II et son règne : sa santé et celle de ses descendants étaient mauvaises, aussi était-il toujours à la recherche de moyens de soulager ses maux ; par ailleurs ses nombreux sujets, notamment en terres américaines, mourraient en masse à cause du choc microbien créé par l'arrivée des Européens. Le maintien du projet impérial demandait de trouver des solutions médicales, pour maintenir tout à la fois la lignée et la population de l'empire. Outre la création de jardins, l'importance accordée par Philippe II au savoir naturaliste se manifeste par le financement de différentes expéditions (Bleichmar 2016), notamment l'expédition (1571-1577) de Francisco Hernández (1515-1587) en terres mexicaines (Varey *et al.* 2001).

Dans l'historiographie, le renouveau humaniste du travail naturaliste est considéré comme l'un des fondements de l'autonomisation de l'histoire naturelle, mais la découverte et l'arrivée en Europe des plantes tropicales, en particulier des plantes médicinales, conduit la discipline botanique à se séparer des traditions d'une manière analogue à celle que l'on rencontre dans les autres branches de la connaissance, mais avec ici une nécessité toute contrainte par la diversité nouvelle des spécimens rencontrés. Dans les jardins, comme celui d'El Escorial, les plantes sont alors cultivées selon leurs besoins propres, celles encore en acclimatation étant mises en pot pour pouvoir déterminer au mieux leurs spécificités et sensibilités propres, lesquelles sont découvertes au fur et à mesure de l'expérience, une expérience collective qui se partage à travers un réseau de savants qui se connaissent et qui établissent progressivement des règles pour la pratique de leur discipline.

Avec leur arrivée dans le Nouveau Monde, les Espagnols mettent en place un certain nombre de lois pour leur permettre de restreindre la propagation des informations sur les richesses trouvées, mais des réseaux comme celui des jésuites, par exemple, permettent la circulation de l'information en dehors des cercles purement hispaniques. D'autres réseaux permettant la circulation des savoirs, existaient, parmi lesquels les diplomates présentent un exemple important. Dans le cadre de la minéralogie, c'est ainsi que le Comte de Sandwich, diplomate en Espagne, avait traduit et publié un ouvrage sur l'art des métaux par Álvaro Alonso Barba (Alonso Barba 1640) qui était censé rester secret en dehors de l'Espagne (Sánchez Daza 2020a). Ici, nous avons vu que c'est Jean Nicot, ambassadeur au Portugal, qui eut connaissance des usages du tabac et l'envoya à la cour de France. Considérant les liens familiaux entre les couronnes de France et d'Espagne, il est d'autre part compréhensible qu'une certaine circulation des savoirs botaniques se soit mise en place, en particulier en ce qui concerne les plantes médicinales.

L'exemple de plante d'origine américaine que nous avons décidé de traiter ici est le tabac. Cette herbacée est un exemple important de l'impact de la découverte et de l'usage des plantes américaines (Sánchez Daza 2020b), utilisée dans toute l'Amérique par les autochtones comme remède et dans des cérémonies spécifiques. Elle arrive en Europe comme remède capable de purger les flegmes, en particulier ceux qui persistent à l'intérieur de la tête et produisent les migraines selon la médecine galénique-hippocratique (De Castro Medinilla 1620). Dans le cadre européen l'utilisation du tabac dans les milieux nobles, et en dehors d'un cadre médical strict, a donné lieu à la propagation mondiale de la consommation de la substance.



Figure 3 : Image d'une plante de tabac, *Nicotiana tabacum vulgaris*, extraite de *Du tabac, son influence sur la santé et sur les facultés intellectuelles et morales*, Ignace Druhen (1816-1895), p. 32.

Source : Gallica/Bibliothèque Nationale de France

Bibliographie

Alonso Barba A., 1640, *El arte de los metales*, édition de 1995, Sevilla, Fundación El Monte.

Blair A., 1992, « Humanist methods in natural philosophy: The commonplace book », *Journal of the History of Ideas* 53 (4), p. 541-51.

Bleichmar D., 2016, *El imperio visible: expediciones botánicas y cultura visual en la ilustración hispánica*, Mexico, Fondo de cultura económica.

Boumediene S., 2016, *Colonisation du savoir : une histoire des plantes médicinales du « Nouveau Monde » (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Les éditions du Monde à faire.

Campos y Fernández de Sevilla F. J., 2002, « El monasterio del Escorial en la historiografía jerónima de la primera época (siglo XVI) », dans *El monasterio del Escorial y la arquitectura: actas del simposium*, El Escorial, Real Centro Universitario Escorial-María Cristina, p. 175-243.

Cañizares Esguerra J., 2004, « Iberian science in the Renaissance: Ignored how much longer ? », *Perspectives on Science*, 12 (1), p. 86-124.

Cusset G., 1966, « Sur les jardins botaniques parisiens au XVI^e siècle », *Journal d'agriculture traditionnelle appliquée*, 13 (8-9), p. 385-404.

Davis, J., 2016, « Juan Luis Vives as the "Second Quintilian" : Transforming Liberal Arts Learning into Christian Piety », *Expositions*, 10 (1), p. 52-79.

De Almela, J. A., 1594, *Descripcion de la Octava Maravilla de el Mundo que es la excelente y sancta casa de Sant Laurencio*

De Castro Medinilla, J., 1620, *Historia de las virtudes i propiedades del tabaco, i de los modos de tomarle para las partes intrínsecas i de aplicarle a las extrínsecas*. Cordoue, Salvador de Cea Tesa.

De San Jerónimo J. s.d., *Memorias*, El Escorial, Real Biblioteca de El Escorial.

Duhamel du Monceau H.- L., 1772, *Disertacion acerca de los métodos botánicos*, Madrid, Joachin Ibarra.

Extractos, 1793, *Extractos de la Juntas Generales celebradas por la Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País*, XI, Vitoria, Baltasar Manteli.

Fresquet Febrer J. L., 1999, « La fundación y desarrollo de los jardines botánicos », dans *Felipe II, la ciencia y la técnica*, Madrid, Actas, p. 163-196.

Kochlar R., 2012, « Early modern natural history: Contributions from the Americas and India », *Journal of biosciences*, 37.1, p. 937-47.

Kusukawa S., 2012, *Picturing the book of nature: image, text, and argument in sixteenth-century human anatomy and medical botany*, Chicago, University Of Chicago Press.

López Gajate J., 1993, « La botica de San Lorenzo el Real de El Escorial », dans *La ciencia en el monasterio del Escorial*, Javier Campos et Fernández de Sevilla, dir., El Escorial, EDES Ediciones Escorialense, 1, p. 275-379.

López Piñero J. M., et López Terrada M. L., 1997, « La influencia española en la introducción en Europa de las plantas americanas (1493-1623) », *Cuadernos valencianos de Historia de la Medicina y de la Ciencia, Serie A*, LIII, p. 1-153.

Loring Palacios J. M., 1993, « Aportación de los destiladores de El Escorial a la fabricación de quintaesencias », dans *La ciencia en el Monasterio del Escorial*, Javier Campos et Fernández de Sevilla, dir., El Escorial, EDES Ediciones Escorialense, 1, p. 585-616.

Marchenay P., Barrau J. et Bérard L., 2000, « Polenta, cassoulet et piperade, l'introduction des plantes du Nouveau Monde dans les cuisines régionales », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée* 42 (1), p. 65-80.

Ogilvie B. W., 2005, « Natural history, ethics, and physico-theology », dans *Historia : Empiricism and Erudition in Early Modern Europe*, Gianna Pomata et Nancy G. Siraisi, dir., Cambridge, Massachusetts : MIT Press, p. 75-103.

Ogilvie B. W., 2008, *The science of describing: Natural history in Renaissance Europe*, Chicago, University of Chicago Press.

Pané R., 2004, *Relación acerca de las antigüedades de los indios*, édité par José Juan Arrom, México, Siglo Veintiuno - América Nuestra.

Pardo Tomás J., 2016, « Making Natural History in New Spain, 1525–1590 », dans *The Globalization of Knowledge in the Iberian Colonial World*, Helge Wendt, dir., Berlin, Max Planck Institute for the History of Science.

Parker G., 2002, *Philip II*, Boston, Open Court.

Puerto Sarmiento J., 1993, « La farmacia renacentista española y la botica del Escorial », dans *La ciencia en el Monasterio del Escorial*, Javier Campos et Fernández de Sevilla, dir., El Escorial, EDES Ediciones Escorialense, 1:75-131.

Sánchez Daza M., 2020a, « Alchemical and Paracelsian ideas in the Arte de los Metales », *Annals of science* 77 (2), p. 139-54.

Sánchez Daza M., 2020b, « Le tabac, du remède au poison : une question de dose », dans *Poisons et philtres d'amour*, François Pernot et Eric Vial, dir., p. 160-94, Paris, Les éditions de l'œil.

Slater J., 2010, *Todos son hojas: literatura e historia natural en el barroco español*, vol. 58, Madrid, CSIC Press.

Slater J., López Terrada M. L., et Pardo Tomás J., 2016, *Medical cultures of the Early Modern Spanish Empire*, Londres, Routledge.

Varey S., et Chabrán R., 2001, *The Mexican Treasury: The Writings of Dr. Francisco Hernández*, Stanford University Press.

Vigliano T., 2013, « Introduction à Juan Luis Vives », dans *De Disciplinis*, (édition bilingue latin-français), XI-CXLII, Paris, Les Belles Lettres.